

*Philippe Aalberg*

*L'élégance du  
désarroi*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : **979-10-424-1174-9**

© Philippe Aalberg

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

## DES CŒURS AUX CHARMES

Mes parents habitaient dans une maison du chemin des Cœurs au numéro 24. Ils avaient pas mal galéré au niveau logement après avoir quitté leur vallée d'Alsace pour un avenir plus radieux, alors ils s'étaient lancés dans la construction de cette maison à Verrières-le-Buisson (alors en Seine-et-Oise), qu'ils ont aménagée à l'été 1956. À cette époque, le chemin des Cœurs, c'était un véritable chemin de terre qui montait vers le bois de Verrières traversant des vergers. Les maisons étaient clairsemées, les terrains de jeux immenses, et on cueillait le fruit à l'arbre. Le voisin d'en face, un Italien, monsieur Ferlito, passait deux ou trois fois par semaine, en fin d'après-midi avec un panier de fruits et légumes et ne demandait rien, pas même un coup de rouge qu'on aurait été bien en peine de lui offrir, nous ne buvions que de l'eau. Sauf quand nous étions invités chez les voisins Dadat à l'apéro, une vraie fête pour moi et leur petit-fils Thierry entre coca et chips, porto pour les dames et pastis pour les hommes avec des boules dosettes pour bien respecter les proportions.

D'autres voisins plus loin dans le quartier avaient des poules et un coq déréglé qui chantait toute la journée sauf au chant du coq. On reçoit des œufs. Mon père a un petit potager, salades et haricots, on fait des bocaux pour l'hiver, des confitures, des compotes, des pâtisseries, plein de bonnes choses. Et puis, j'ai le droit d'aller jouer dans le petit sentier. Il y a beaucoup de petits sentiers dans le quartier. Leurs largeurs sont calculées de façon qu'un âne tirant carriole et un arboriculteur puissent passer, pour les récoltes fruitières. Mais ça, c'était encore avant ; personnellement, je n'ai jamais vu d'ânes dans le petit sentier. Il y a aussi des cabanons dans lesquels les citadins stressés prennent le bon air de la campagne. L'un d'entre eux est habité à l'année par un couple de personnes très âgées, les Serre. Ils ont connu meilleure fortune, c'est rien de le dire. Ils vivent misérablement. Ils ont fait de mauvais choix et des tas de procès qu'ils ont perdus. Mes parents essayent de les aider comme ils le peuvent par un passage quotidien, quelques courses, l'intervention des services sociaux. Je joue dans les herbes folles, je me cache dans les arbres, je suis le Robinson du petit sentier. Madame Serre quitte ce monde. Son mari reste seul dans le cabanon. J'arrive un matin pour sa liste de courses, le volet est fermé, ce n'est pas normal. Je cours chercher mon père et nous revenons à vive allure, nous entrons je ne sais

comment et trouvons monsieur Serre allongé par terre, mais vivant. La situation n'étant plus tenable, il est placé en maison de retraite. Parallèlement, on élargit le petit sentier. Monsieur Ferlito se plaint qu'on lui a pris un mètre. Des maisons se construisent, on élargit encore la voie, on prend un second mètre à monsieur Ferlito. L'allée porte désormais un nom : Allée des Charmes. Désormais mariée à Gérard Pasquini, la fille Dadat, Françoise, y construit une maison. D'autres gens suivent. Un peintre en bâtiment monte un petit préfabriqué qu'il n'habitera guère, ayant rencontré une dame dans l'Oise. Tout au bout de l'allée, il y a une maison dans laquelle vient de temps à autre une demoiselle Guère, une procédurière qui arrive en taxi et repart de même. L'allée ne manque pas de charme, une famille s'installe avec deux grandes filles. L'une d'elles embrasse à pleine bouche les garçons qui la raccompagnent sous le réverbère à l'angle du chemin des Cœurs. Un soir, le père de la fille débarque et la traite de tous les noms. Le garçon essaie de s'interposer et manque de prendre un pain. C'est ça aussi Verrières. C'est le temps des boums dans les garages, qui rassemblent un nombre incroyable d'ados, dont je suis. Une fille me demande ce que j'ai comme mob. Une Honda Amigo, je réponds, alors que je n'ai qu'un solex, mais je sais que la Honda Amigo est plus adaptée pour emmener les filles. Elle revient un peu

plus tard, ramène-moi rue Jean Jaurès. J'emprunte une Honda en douce. La fille s'appelle Martine. On s'embrasse, forcément maladroitement, sous une porte cochère. Super, j'embrasse une fille. Le propriétaire de la Honda n'est pas content ; t'en as mis du temps. Dans ma vallée d'Alsace, on prétend que celui qui a bu l'eau d'ici viendra la boire à nouveau. C'est un peu la même chose avec Verrières, la terre de cette commune colle aux souliers de ceux qui y ont vécu et reviennent dès qu'ils le peuvent. J'en sais quelque chose. Je suis parti, puis revenu et reparti. Et encore revenu. L'Allée des Charmes est devenue une vraie rue en impasse. Les cabanons ont fait place à de coquettes maisons et des villas cossues. Elle est loin, la misère des Serre. Je voyage. J'explore quelques contrées plus ou moins lointaines comme j'explorais jadis le petit sentier. Je me prends pour Kerouac. Et un jour, la jeunesse est finie, il faut rentrer au bercail. Allée des Charmes, je vais souvent chez les Pasquini. C'est une seconde famille pour moi. Je crois qu'ils aiment bien le rebelle que je suis devenu et j'aime leur côté anticonformiste. On refait le monde, on refait Verrières, c'est tous les jours dimanche. Ils ont de nouveaux voisins, qui eux aussi ont bâti. Ma mère me dit que la dame est infirmière, au RPR, et qu'elle connaît tout Verrières. Comment une infirmière, même au RPR, peut-elle connaître tout Verrières alors qu'elle

ne vit ici que depuis une ou deux paires d'années ? Et elle ne me connaît pas moi. Après coup, l'appartenance de la dame au RPR s'avère inexacte. Ce que ma mère ne sait pas, c'est que cette infirmière est une enfant de Verrières, fille du menuisier Lucas qui a son atelier rue Joseph Groussin. Son mari est arrivé enfant dans la commune, venu de sa Bretagne natale. Alors, ils peuvent bien connaître beaucoup de monde, les Bournot. Évidemment, on finit par se croiser. Et au cours d'une fête, Place du Poulinat, à bavarder longuement. Sympathique, la petite dame du RPR, sauf qu'elle n'est pas au RPR ; je me disais bien aussi. C'est ainsi que naissent sans que l'on s'en soit rendu compte des amitiés fraternelles.

## PREMIER

Parfois être premier présente plus d'inconvénients que d'avantages. Pour demander une fille en mariage, il vaut mieux être le dernier prétendant ; normalement, c'est celui-ci qui emporte l'assentiment. D'un autre côté, le premier, on ne l'oublie pas, ce pauvre garçon, pour une fois qu'il était en tête, pas de chance. Enfin cela n'aurait pas été si facile, entre sa mère qui disait que cette fille n'était pas pour lui et qu'il soit rangé dans la boîte des amours sans lendemain. Mais si la boîte reste entrouverte, toute espérance n'est pas perdue, personne ne vous empêche de soulever le couvercle et de regarder le fatras poussiéreux des choses mortes avant d'être nées. Presque un demi-siècle à se suivre de loin, mais referme donc cette boîte, non laisse-la comme ça. Un demi-siècle, disais-je, avec de temps à autre des nouvelles parfois graves et d'autres légères comme des journées de printemps. Des copains qui partent, des couples qui se torpillent, et si on changeait de voiture. Tu es remariée, j'ai trois ados à la maison, et Rocard sera-t-il président ? Les



années roulent en décennies, bientôt la retraite. À la télé il y a un gars qu'on a connu qui a écrit un bouquin sur... je ne sais plus. On se reverra. Enfin, je crois. Comment tout cela a-t-il commencé ? L'histoire débute toujours par des yeux qui se croisent un peu plus que normalement dans une atmosphère inhabituelle. Vous êtes là, vous ne devriez pas. Personne ne devrait. Le décor pourrait être le Grand Café de la plage ou un défilé syndical. Enfin, un de ces endroits pour n'importe quel égaré qui cherche à poser ses bagages. Une gare par exemple. Ou une librairie. Une librairie de gare ! Voilà, vous y êtes...

## TENT-VILLAGE

Comme tous les jeunes de ma génération, j'ai entendu parler de Tent-Village par les médias alternatifs, fort nombreux, dans les années post soixante-huitardes. Des jeunes gens se retrouvaient chaque été dans un camping désaffecté du Morvan pour inventer un monde nouveau. Enfin, ils essayaient. En attendant le changement, ils se nourrissaient de plats de lentilles au nuoc-mâm en chantant Graeme Allwright. L'ambiance était frugale.

Heureusement, le temps de la liberté sexuelle adoucissait cette austérité. Le développement de la contraception, porté dans l'opinion par le Planning Familial et quelques personnalités, posait les bases du féminisme, celui-là même qui, des décennies plus tard, deviendrait la prise du pouvoir par les femmes. Les hommes, eux, se laissant dépouiller de toutes leurs prérogatives. Certains avaient pesté d'une rage impuissante, d'autres contemplaient le champ de ruines de cette décadence. Mais, pour l'heure, les

utopistes de Tent-Village, après avoir proposé des solutions pour un meilleur avenir, s'enfonçaient dans les bosquets pour des étreintes plus ou moins rapides. C'était bien là le hic. Car même en période de révolution sexuelle et la liberté qui va avec, ces années-là avaient le sexe triste.

À Tent-Village, le forum le plus fréquenté était celui du Plaisir. Mais, si de ce dernier, beaucoup parlaient, peu agissaient. Il fallut attendre que le Planning, encore lui, édite chez Maspero, un petit opuscule « Apprenons à faire l'amour ». Succès considérable. Des années plus tard, tout le monde sait que le sexe, c'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas.

L'année 1976 restera dans les mémoires comme l'année de la grande sécheresse. Ce n'est que plus tard que le mot « canicule » fut exhumé d'entre les mots les mois d'étés torrides. L'activité du Village fut considérablement réduite. Il fallait attendre l'heure de la fraîche pour des petites balades. Heureusement, j'avais planté ma tente dans une hêtraie ombragée et j'avais discuté avec mes voisins irlandais, dont Molly, une rousse à la peau claire. C'est au crépuscule que je lui pris la main ; elle ne se déroba pas. Plus tard, alors que nous nous embrassions à pleine bouche, il ne fut pas question que je glisse une main sous son tee-shirt.

Je regagnai ma tente la tête toute étoilée. Le lendemain, bien que je n'aie entendu aucun bruit, les Irlandais avaient levé le camp, la belle Molly avec. C'est ainsi que finissent des amours estivales qui n'ont pas vraiment commencé. N'empêche, j'étais un peu dépité.

Je suis descendu à Saint-Michel, le village le plus proche. J'ai bu deux ou trois bières en lisant des journaux qui ne parlaient que de sécheresse. Il fallait rejoindre l'assiette de lentilles au nuoc-mâm. Je n'en avais guère envie. Je me suis forcé, d'autant plus qu'un forum Transports de demain était prévu. J'ai regretté mon choix. Deux ânes bâtés s'envoyaient des noms d'oiseaux à la figure. L'un était pour l'électrique, l'autre pour l'hydrogène. Je suis allé à l'ombre de la hêtraie et, surprise, à l'emplacement laissé vacant par les Irlandais, une nouvelle tente était montée et stationnait là une Fiat 500 immatriculée à Madrid. Après l'Irlande, l'Espagne, c'était cela Tent-Village.